

LA **M**YSTIQUE LACANNIENNE

Inédit. Repris de Bôgues 3B

-- Moi : O Sage, qu'est-ce donc que la cotte de mailles de David?

-- Le Sage : Cette cotte de mailles, ce sont les liens divers que l'on a serrés autour de toi. /.../

-- Moi : Combien chaque cotte de mailles compte-t-elle d'anneaux?

-- Le Sage : Autant qu'il y a de gouttes d'eau dans la mer d'Oman.

-- Moi : Mais y a-t-il un moyen par lequel on peut être débarrassé de cette cotte de mailles?

-- Le Sage : Par l'Épée.

-- Moi : Et où peut-on s'emparer de cette Épée?

-- Le Sage : Dans notre pays il y a un exécuteur; cette épée est dans sa main /.../.

Sohravardi, *L'Archange Empourpré*, traduction et notes d'Henri Corbin, Fayard, p.211.

Quiconque écrit sur Karl Marx est marxiste; celui qui cite Lacan est lacanien; qui profère le terme de **mystique** est mystique lui-même. Ainsi va le monde. Tout ce qui prétend **se dire** au second degré est du domaine de l'occulte et de l'insondable. Ces données fondamentales de l'intersubjectivité d'hier et d'aujourd'hui et les malentendus qu'elles engendrent étant admis, il est toutefois loisible de s'interroger sur la signification de la fréquence avec laquelle le mot « **mystique** » intervient dans le *Séminaire* de Lacan, à savoir plus d'une cinquantaine d'occurrences réparties sur l'ensemble des 26 années. On ajoutera à cela la dizaine de cas où le terme de **mystique** apparaît dans les *Écrits*, dont on aurait tort de penser qu'ils feraient double emploi avec ceux du *Séminaire*. Loin de prétendre à l'exhaustion notre travail se satisfait d'amorcer quelques voies de recherche, dont l'horizon n'empêchera personne de tomber dans les chausses trappes que dénoncent nos présupposés de départ.

A la lecture de ce corpus, encore que réduit puisqu'il ne comprend pas l'ensemble des productions de Jacques Lacan, on est frappé par toute une série d'indications relatives à ce que la **mystique** n'est pas, et par la référence de Lacan à des œuvres à caractère mystique, sans que leurs auteurs puissent être qualifiés de **mystiques** pour autant. Loin d'en faire une question de vérité et donc de symptôme, Lacan s'intéresse aux positions extrêmes que peut prendre le **mystique** aux confins de la psychopathologie. On est susceptible de retrouver cette même problématique à propos du terme de « gnose », dont je note une vingtaine d'occurrences sur le même échantillon que celui qui me sert à explorer la « mystique » lacanienne. A cette différence près que Lacan s'avance jusqu'à proposer des clefs d'ordre structural susceptibles de convenir pour ce qu'il en est d'ouvrir les énigmes énonciatives **mystiques**. Notamment le 'nœud en trèfle' (L25, Leçon X, du 11.04.1978) qu'il dessine en le nommant 'fil à trois', puisqu'il est censé suivre le 'fil de la pensée' mystique.

Si je me suis permis de remplacer la lettre 'A' par l'alef, 'א', dans mon titre, c'est en raison d'une escapade du côté de la cabbale qui me paraît nécessaire, de manière à suggérer où Lacan, « le dernier des cabalistes (sic) chrétiens » [L10 p.97 (Seuil) ou p.96 (AFI)], a pu puiser l'idée des permutations qu'il introduit à propos de son quadripode des discours.

Ce qui suit se satisfait d'illustrer de façon tout à fait partielle une face de l'inspiration lacanienne¹, dont bien des aspects, que j'ai eu l'occasion de pointer au passage dans d'autres publications miennes, ne seront pas repris.

Parmi les échos que j'ai pu recueillir, ici ou là, il semble que la mystique chiite soit en vogue sous nos climats, principalement en raison des efforts en ce sens d'Henri Corbin. Le soufisme propose, en effet, un cheminement initiatique que peu de conceptions rivales pourraient contester. Le postulant s'engage dans une navigation (sur l'Arche de Noé), ou une chevauchée au travers du désert, pleines d'embûches, de manière à quitter sa caravane et les chaînes (oserons-nous dire « chaînes signifiantes ») qui l'arriment à la matière et freinent ses élans vers la spiritualité. Il abandonne une partie ou l'ensemble de ses biens, immédiatement engloutis par les vagues ou le sable. Notons que ses acquis spirituels seront inversement proportionnels à la quantité de « vanités » qu'il aura sauvégardé².

Qoaché, guidé, par un Cheick : Gabriel « L'Archange empourpré » et ses deux ailes : l'une blanche et l'autre noire³, tout au long de sa traversée, le postulant effectue ce parcours qui doit le mener de sa geôle au mont Qâf, joyau qui illumine la nuit, aux limites de l'imaginaire et du symbolique où le men-songe le dispute à la vérité.

Sinaï mystique, rocher d'émeraude, château **fort** de l'âme (*Malkout*), bordj inexpugnable, lieu des splendeurs divines et des jardins des délices, cette montagne abrite l'arbre de la connaissance, l'arbre *Tûbâ*, qui porte comme fruits la totalité de ce qui existe. Il est question aussi du Monde de l'Ange, situé à l'est (Yémen) de la « vallée du Sinaï ». Ce schéma général je le tire de Sohrawardi, mystique et martyr persan, né en 549 de l'Égire ou 1155 après J.C. Tout un ensemble de notations mérite d'être prélevé sur ce que lui a dicté son calame. Je me limiterai d'abord à ceci (p.105) qui illustre ce que Lacan nomme discours sans paroles :

« --Moi : après l'extase, l'extatique visionnaire reste sens dessus dessous; il ne dit rien.

--Le Cheick : Celui qui ne parle pas, sait que toute personne est langage. C'est seulement dans un langage muet qu'il peut exprimer son état intime, car aucun autre récit ne peut mimer l'état qu'il éprouve, en parlant la langue du discours logique. Mais il importe que l'extatique sache ce qu'il dit ainsi sans parler. »

Autre extrait (p.403):

« --Moi : Mime-moi dans un récit l'état intérieur des « vrais hommes ».

--Le Cheick : Aucun récit ne peut mimer ce qui appartient à l'autre monde.

--Moi : Autrefois je contemplais la planche que tu me montrais, mais je n'éprouvais pas grand plaisir. Mais maintenant chaque fois que je la contemple, mon état intérieur est complètement changé, et je suis si débordant de joie que je ne sais plus comment je suis devenu *ce que je suis* [EHEIEH].

--Le Cheick : c'est qu'en ce temps là tu n'avais pas encore atteint ta maturité spirituelle; maintenant tu es devenu un adulte /.../ »

Quelque part Lacan emploie la tournure « du père au pire ». Dans son *Archange empourpré* Corbin nous indique (p.287, note 40) que dans la langue de Sohrawardi on trouve l'expression « Père de la race humaine », ce qui en grec se traduirait par *Noûs patrikos*, alors que « Sage » en persan se dit « *pîr* » (p.385).

Science ou connaissance

Étant admis que, dans l'ensemble, Jacques Lacan ne suit Sigmund Freud **que** sur le plan du déchiffrement du symptôme, ce déchiffrement, étendu à la palette des activités humaines considérées comme symptomatiques, empiète, par conséquent, sur nombre de champs « réservés », tels ceux de la philosophie, de la religion et de l'art, par exemple.

Son enseignement s'adresse aux gens de son époque, par delà le cercle somme toute réduit des praticiens de la psychanalyse, gens plongés au sein d'une société occidentale bien spécifiée, dont les paramètres, au XX^e siècle, sont connus.

Cet enseignement comporte un corps de doctrine : la théorie du signifiant, et des champs d'applications, dont Lacan a tenté de préciser la structure topologique.

Or, de tels essais de topologisation, encore que largement méconnus, ont existé à toute époque, et le modèle qui a prévalu (jusqu'à y compris chez Kant) est celui « cosmologique », où ce qui s'impose ce sont les formes du cercle et de la sphère. La prégnance de cette conception cosmique, héritée du néoplatonisme, qui distingue le monde (le Macrocosme) de l'homme (microcosme), sous les auspices de l'*Umwelt* et l'*Innenwelt*, se fait sentir jusqu'à nos jours et il n'est point étonnant que Freud ait eu quelques démêlés, notamment avec tous ceux, les fous, qui s'évertuent à subvertir cette limite entre un dehors et un dedans. Et puisque l'être humain naît et meurt dans un bain de signifiants, il lui arrive de songer à se défaire des ces liens (de sa « cote de mailles » selon notre exergue) et de ces déterminations dans le temps et dans l'espace. C'est dans cette direction que son désir le porte, qu'il soit partisan de l'ordre ou du chaos. Depuis toujours **mystiques** et révolutionnaires interrogent la **création** de manière à résoudre certaines contradictions et s'y emploient avec le succès que l'on sait. Non sans soumettre à la torture la notion de création divine elle-même, ainsi que l'autorité de son supposé auteur.

Lacan insiste sur la distinction traditionnelle entre connaissance et savoir, pour noter que depuis l'introduction du paradigme scientifique, disons avec Galilée, aucune lustration de l'âme du psychanalyste n'est plus requise « concernant la présence de l'analyste dans le grand œuvre psychanalytique » (L11, 15.01.64, p.14). C'est toute la culture initiatique qu'exigeait la connaissance d'antan qui se trouve du coup invalidée, non sans que de rudes combats d'arrière-garde ne soient venus, un peu partout dans le monde, contester le nouvel ordre des choses. Bref, au nom de divers déterminismes, le principe de raison suffisante et son compère le sujet supposé savoir, en tant que commanditaires exclusifs de la résistance de transfert, ne sont pas près de baisser les bras. C'est donc cet état de choses que Lacan interroge, et une plongée dans son séminaire en quête des occurrences du terme de « mystique » ne cesse de rencontrer les différents abords de la problématique noétique qu'il développe. Mais il est clair aussi, que ces affrontements réels qui vont de l'escarmouche des *disputatio* et autres *quod libet* jusqu'à de véritables boucheries, du style « La saint Barthélemy », sont toujours à l'ordre du jour. D'où aussi le recours au symptôme (comme dernier recel de la vérité) sous la forme de l'autocensure.

D'ailleurs la cryptographie a toujours été un mode de transmission destiné à réserver certains éléments de discours à ceux qui sont susceptibles de les entendre, et ce depuis l'antiquité, phénomène qui s'est accentué lorsque une plus large diffusion de l'écrit (et donc aux alentours de l'événement Gutenberg) a suscité une réaction sauvage de la part de la censure. Ouvert à tous, au temps jadis où il était « interdit d'interdire », à dater de mai 1968, l'enfer des bibliothèques a repris du service, et, à côté des archives frappées du secret de la défense nationale, on y trouve aujourd'hui tout un ensemble d'écrits dits subversifs et donc dangereux pour l'ordre public, notamment les productions de ceux que l'on nomme les négationnistes. C'est ici qu'intervient un premier trait caractéristique, semble-t-il, des mystiques, selon Lacan, à savoir que face au *vel* aliénant du type : « la bourse ou la vie », « la liberté ou la mort », « la bêtise ou la canaillerie », ils choisissent automatiquement le terme que l'on est généralement en droit d'estimer déraisonnable, voire impossible.

Du rapport à l'Autre : transfert, fusion ou altérité

Un autre trait consiste en ceci : le mystique croit que l'Autre, en l'occurrence Dieu, l'aime. A joindre à cet axiome, somme toute assez érotomaniaque, le fait que pour lui Dieu est à la fois l'Être et l'Un, on obtient un modèle plusieurs fois séculaire.

Ce paradigme, décelable chez les stoïciens, transmis par un juif égyptien (Philon d'Alexandrie) et institué par l'enseignement de Plotin, est transposable en une *persona*, un masque mystique assez peu flexible, au point que Lacan a pu le qualifier de « fléau » (L18, Leçon n°2, du 20 janvier 1971). S'agissant de répertorier ce type particulier de relation à l'Autre on hésite à choisir entre un lien fusionnel ou une altérité mal constituée. Lacan a construit son stade du miroir afin d'indiquer que l'accès à l'illusion est fondateur du moi, mais aussi de l'altérité.

Toutefois, cet accès pourrait être biaisé, voire complètement manqué, comme dans la psychose. L'illusion que le stade du miroir introduit, fonde la croyance que l'autre sait et que la communication devient ainsi quasi automatique et magique.

Ce qui compte pour nous ce n'est pas la valeur de vérité de ce qui est perçu dans le miroir de l'Autre, puisqu'il s'agit d'une illusion, mais la valeur opératoire de la paire ordonnée ainsi créée. Notons que dans un opuscule, paru en 1998, et intitulé *Lacan et le miroir sophianique de Böhme*, **Dany-Robert Dufour** revisite le stade du miroir de Lacan, son historique, ses antécédents et ses implications, notamment hégéliennes, mais j'y reviendrai à propos de **Jacob Böhme**.

Bref, il n'y a pas de communication intersubjective sinon d'inconscient à inconscient. Le postulat de cette communicabilité tient dans la conjecture que l'inconscient serait structuré comme ..., structuré comme un langage logique. L' $\omega\sigma$ de l'inconscient est ce « comme ». La gageure, le pari de Lacan est que ce mode de structuration est susceptible de rendre compte de l'ensemble des manifestations psychiques et parapsychiques.

Un livre récent **d'Alain de Libera**⁴ m'offre l'occasion de faire retour sur la problématique posée par l'existence des **miracles** et les prises de positions qui se sont manifestées à ce sujet à diverses époques. La scolastique naît au douzième siècle en Europe occidentale dans des conditions sociétales nouvelles (développement des bourgs, création de villes franches, prospérité des foires et de l'artisanat), qui se caractérisent par un intérêt nouveau porté aux choses de la nature et la nécessité de classements tant des objets que des notions selon des critères argumentés et déductibles. La théologie subit à l'évidence le contrecoup de ces questionnements nouveaux. Le feu aux poudres est déclenché, semble-t-il, par **Averroès** (Ibn Rachid), qui enseigne Aristote, à savoir sa logique, mais aussi son éthique et sa conception du monde comme existant de toute éternité. Averroès meurt en exil en 1198, désavoué par les siens, à savoir les musulmans, lors d'une de ces poussées d'intégrisme que l'Islam connaît périodiquement. Cette mise en cause par Aristote du récit de la Genèse, devient en quelque sorte le ver dans le fruit du monothéisme, et les mêmes causes produisant les mêmes effets, **Maïmonide**, côté juif (décédé en 1204) subit les mêmes reproches. Sa critique des miracles est reprise, modifiée et renforcée au siècle suivant par **Gersonide**, autre philosophe juif, mort en 1335. Le débat tourne autour de ceci : Dieu a créé le monde selon un plan bien établi.

Question : ce plan prévoit-il les **miracles**, c'est-à-dire la manifestation de l'impossible, puisque les miracles contredisent et dérangent l'ordre naturel?

Autres questions : quels sont les bénéficiaires de tels miracles et selon quels mérites ces miracles leur sont-ils accordés?

Ces questions sont certes embarrassantes mais le pire est venu à la Renaissance, avec la naissance de la sérialité inhérente à l'invention de l'imprimerie, l'accent porté sur les lois de la vision et de la perspective, ainsi que la remise en cause du modèle cosmologique prévalent jusqu'alors. Toutefois, ainsi que l'indiquait déjà en 1962 un **Mc Luhan** dans *La Galaxie Gutenberg*, c'est bien avant l'adoption du paradigme scientifique que quelque chose s'est modifié du côté de la formule perceptive des sujets et donc de l'idéologie dominante.

On observe une régression du modèle acoustique de la connaissance au profit du modèle spéculaire. Le texte chanté, et donc sonore, cède la place au texte muet, et donc écrit.

Toute la spéculation de la cabbale, quelle soit juive ou chrétienne, tient dans le savoir du codage. Le chi-i-i-ffre vous dis-je! Avec son décodage et la psychanalyse au bout. Et puisque le règne du code barre et de la chiffrématique se mondialise nous abordons aux rives d'un nouveau monde, celui du prophétisme de demain.

Traditionnellement la fonction télévisuelle est réservée aux sages et aux initiés. Après Lacan cette fonction prophétique s'incarne dans le discours de la psychanalyse. Pour l'exercice de cette fonction chacun a le choix de son dispositif. Pour Freud il se situait entre fauteuil et divan. Pour Lacan c'était plutôt par monts et par vaux et du lutrin au taxi. Compte tenu, évidemment, de l'extrême pauvreté des instruments dont dispose le psychanalyste dans l'exercice de son art : ça va du silence au *souspir* et du *flatus* (ou de l'éruclation) au fou rire. C'est tout le répertoire de la Sybille. Cependant le résultat dépend quand même de la nature de l'investissement de départ. C'est, par exemple, l'illumination pour les uns et l'hallucination auditive pour les autres. D'où toute la distance qu'il y a entre franchissement (transe, extase, honte, moment d'égarément) et moment fécond. Je dirai quelques mots à propos de « l'incubation » plus loin.

Face à ces éventualités somme toute extrêmes de la désubjectivation, on note dans la cure deux attitudes courantes destinées à y parer, deux manières d'afficher une sorte de principe de précaution à leur égard, qui sont : la défense et la résistance. La défense serait selon Lacan (L14, 21.12.1966) ce qui préserve le « je ne suis pas »; l'option du « je ne pense pas » étant du ressort de la résistance. Ce sont là deux vecteurs qui se conjuguent dans le transfert, comme troisième voie de secours.

Ma propre incursion dans le champ de la psychopathologie me servira de préalable à la réponse qu'il y a lieu de donner à la question du pourquoi et du comment de la **mystique** chez Lacan. Il se trouve qu'un confrère, Jean-Louis **Rinaldini**, a récemment fait plus que d'amorcer ce débat par un écrit intitulé : « Peut-on parler de mysticisme chez Lacan? » (Tapper AEFL!) Il est vrai que l'on rencontre sous la plume lacanienne des termes empruntés au vocabulaire théologico-religieux, voire **mystique**, mais faut-il exclure de nos investigations psychanalytiques un certain nombre de signifiants sous le prétexte qu'ils appartiendraient à un champ « réservé »? A l'occasion de sa thèse, Lacan a effectivement manifesté un intérêt certain pour le cas Aimée, Aimée dont les écrits ont inspiré la mouvance dadaïste et le surréalisme français. Apparemment il s'en est tenu là et s'est abstenu par la suite de faire de longs développements sur la **mystique** nazie et ce dans l'après-coup d'Auschwitz.

Non sans avoir prédit une recrudescence du racisme en raison des manipulations génétiques et de la procréation assistée comme moyens de ségrégation à venir.

Car les cristallisations idéalisantes du signifiant ont pour vocation de promouvoir un salut différentiel selon les mérites des uns et des autres.

On ne saurait écarter pour autant le soupçon de crypto-catholicisme dont Lacan est l'objet qu'à condition de prendre en compte son odyssée orientale, qu'on ne saurait minimiser. Il n'y a pas que Mme Guyon qui se soit souciée du Rien.

Jean-Louis **Rinaldini** a l'audace de noter l'intérêt porté par Lacan aux relations entre pensée scientifique et mystique, s'inspirant de l'exemple d'Alexandre **Koyré**, auteur, entre autres, d'un ouvrage intitulé *La philosophie de Jacob Böhme*. Il omet toutefois de mentionner la place centrale qu'accorde Dany-Robert Dufour à l'emprunt qu'aurait fait Lacan à Böhme concernant l'élaboration de son stade du miroir.

Dans son article « Lacan et le miroir sophianique de Böhme », (1998, *Cahiers de l'Unbevue*, E.P.E.L.) **Dufour** se contente de noter la présence du nom de Böhme dans l'index des *Écrits*, renvoyant à un passage où Lacan, au sujet de l'interprétation, dessine entre Böhme et Jung une forme de rivalité pour ce qu'il en est du recours à l'imaginaire. J'ai mentionné en son temps une autre source d'inspiration de Lacan, parmi ceux qu'il désigne comme ses maîtres, à savoir Paul Demiéville, et ce au sujet du miroir bouddhiste, mais l'important n'est pas là.

Dufour souligne, ceci (p.49) : « Ce que Lacan trouve chez Hegel via Koyré et Kojève, ce sont, pour une partie essentielle, les schèmes bœhmiens ».

Pas plus Dufour que Rinaldini n'ont noté toutefois l'important passage de la leçon du 11 avril 1956 du *Séminaire* de Lacan sur « Les Psychoses » (Livre III), où ce dernier se réfère à la notion de « **signatura rerum** », tirée du livre éponyme de Jacob Böhme. Voici cette citation (Édit. AFI, p.: 337/ Seuil, p.208-209) :

« Dégager une loi naturelle, c'est dégager une formule *insignifiante*, moins elle signifie quelque chose, plus nous sommes contents. C'est pourquoi nous sommes parfaitement contents de l'achèvement de la physique einsteinienne, c'est que littéralement, vous auriez tort de croire que les petites formules qui mettent en rapport la masse d'inertie avec une constante et quelques exposants, sont quelque chose qui ait la moindre signification. C'est un **pur signifiant**. Et c'est pour cela que grâce à lui nous tenons le monde dans le creux de la main. La notion que le signifiant signifie quelque chose, à savoir qu'il y a quelqu'un qui se sert de ce signifiant pour signifier quelque chose, s'appelle la « **signatura rerum** ». Et c'est le titre d'un ouvrage d'un nommé **Jakob Böhme**, Cela voulait dire que c'est justement le nommé Dieu qui est là pour nous parler, avec tout ce qui est des phénomènes naturels, sa langue. »

Citation à partir de laquelle le *stultus*, l'étourdi, sera en droit de penser que Lacan croit en Dieu, alors qu'il ne s'agit de rien moins que du réel. Du réel en tant qu'il parle signifiant. « Un bœuf parla en Étrurie » est une façon de s'exprimer qui ne désigne rien d'autre que ceci : la manifestation, l'épiphanie du réel. C'est le propre du réel d'être capable de « machiner » une signature du genre : *Mané Thécel Pharès*, formule qui ne veut strictement rien dire. Pas plus que le « Je suis qui Je suis » du buisson ardent.

Des « correspondances » et « permutations » dans la cabbale au « quaterne des discours » de Jacques Lacan

Intelligere le réel n'est pas donné à tout le monde. Être logicien aide pour ce qu'il en est de s'y *orienter*. J'attribue volontiers la qualité de logicien à Francis Warrain, que j'ai connu en fouillant les tiroirs de la bibliothèque de Jacques Lacan au 7, rue de Lille.

Celui-ci y stockait, à l'abri des regards des profanes, certains livres dits ésotériques, parmi lesquels *L'œuvre philosophique de Hoené Wronski*, (1933, Ed. Véga) de Francis Warrain précisément. J'ai acquis par la suite un autre ouvrage de Francis

Warrain : *La Théodicée de la Kabbale*, suivie de « *La nature éternelle*, de Jacob Böhme, (1949, Les Éditions Véga) que Lacan a certainement lu⁵.

Qui est Jakob Böhme (1578-1624)? Il se trouve que Jacques Lacan, issu lui-même d'une lignée de *vinaigriers*, avait une dilection pour les opératifs, ou ceux pris dans une lignée d'artisans, tel **Heidegger**, le fils du tonnelier (et inventeur du *Geviert*, le quadriparti), ou **Spinoza** le polisseur de lunettes. Avec Böhme nous avons « le cordonnier de Görlitz » en personne, surnommé également « le Philosophe Teutonique » et « Père de l'Église Intérieure ». « Tour à tour naïvement panthéiste, luthérien avec fanatisme, rose-croix exalté⁶ », il n'était au demeurant ni théologien ni philosophe, ce qui, aux yeux de Lacan, constituait un passeport de bon aloi. Il reste à savoir comment un autodidacte inspiré a pu intéresser Alexandre **Koyré**, le Comte de Saint-Martin et Nicolas **Berdiaef**, tout à la fois?

Dany-Robert **Dufour** nous fournit certains éléments de réponse en citant des extraits des *Leçons sur l'histoire de la philosophie* de **Hegel**, Hegel s'improvisant en quelque sorte en passeur de Böhme. Ce qu'il a retenu de **Böhme** il l'a par la suite élaboré dans sa propre doctrine, et notamment lorsqu'il dit : « l'Idée fondamentale de Böhme consiste dans l'effort pour maintenir toutes choses en une unité absolue », y compris les contraires, d'où « l'idée de l'absolue identité des différences ». Ce qui en termes hégéliens s'énoncera plus tard: « l'unité, c'est l'unité de l'unité avec la dis-corde ».

Que retient-on, aujourd'hui, de la lecture de Böhme? Deux néologismes font l'affaire. L'*Ungrund*, dont Lacan a tiré son argument de l'acéphalie, serait, selon **Koyré**, le « terme qui désigne l'absence totale de détermination, de cause, de fondement, de raison (*Grund*) et que l'on serait tenté de traduire par « abîme » ou abysse :

« L'*Ungrund*, chez Jacob Boehme est l'Absolu absolument indéterminé, l'absolu libre de toute détermination. Sa notion correspond assez à celle du Rien divin de la **mystique** allemande classique ».

Le second terme est *Abgrund*, lié au précédent par un lien pléonastique, puisque :

« loin de désigner l'absence pure et simple de tout fondement et de toute détermination dans l'Absolu, [ce terme] ne fait qu'indiquer le manque de **fondement** de l'existence et de centre de réalisation chez les êtres qui ont perdu leur propre *Grund*. Il désigne également l'abîme ardent (*feuriger Abgrund*) de la nature et du monde du premier principe ».

Nous laisserons en suspens la question du « fondement » qui paraît essentielle pour ceux qui dans la revue *Infini* (n°95, été 2006 numéro dédié à Heidegger), plaident en faveur d'un renouveau de l'étude de la pensée de l'ermite du Todnauberg, au vu de la publication de certains de ses textes devenus introuvables ou inédits, pour la reprendre ultérieurement. « La rose est sans raison » répétait inlassablement Lacan après **Angelus Silésius**, parole énoncée alors que Böhme n'était encore qu'aux limbes. Lorsqu'une chose est oubliée, et qu'on la ressort de l'oubli, tel le retour du refoulé, ça se solde généralement par pas mal d'angoisse mais aussi par l'émergence d'un nouveau désir. J'avais inventé jadis le terme de « découvracle » pour ce genre de retour, que Heidegger promeut à la faveur d'un mouvement qu'il nomme *Kehre*, avec ce résultat qui est l'*aletheia*, ou l'*Unverborgenheit*, termes grec, puis allemand, qui l'un et l'autre indiquent une desoccultation, une transition de l'ésotérisme vers l'exotérisme. Ce désir ainsi « régénéré », tant selon le vœu de Heidegger que de celui d'un Jean-Baptiste Vico, est contagieux.

Ce que Freud nous enseigne c'est le comment et le pourquoi d'une telle contagion. C'est toutefois Jacques Lacan qui a le dernier mot lorsqu'il lit dans de telles émergences un **effet de discours**. D'où notre retour à l'œuvre de Warrain.

La *Théodicée* de **Francis Warrain** comporte deux parties; la première : consacrée à l'étude des Séphiroths, la seconde : aux Noms divins.

J'avoue avoir fait l'impasse sur la première partie (tout comme sur l'ouvrage qui concerne Wronski) pour m'attarder sur les Noms divins. Noms divins que Warrain écrit en hébreu en donnant sa propre traduction phonétique en français, que je reprends. Noms imprononçables mais rien ne s'oppose à ce qu'ils soient désignés par une lettre ou un groupe de lettres.

Au chapitre terminal de l'ouvrage, « Les permutations des Noms divins », je note que chacune des lettres du tétragramme Yahweh (יהוה) constitue un groupe auquel s'attache une certaine fonctionnalité. De surcroît, cinq Noms divins sont logés dans trois di-mensions, que je ferais volontiers correspondre aux RSI de Jacques Lacan. Ceci est présenté sous la forme d'un tableau (p.181) qui comporte quatre colonnes.

La première aligne onze noms de sefirot, parmi lesquels je ne garde que le premier et le dernier, à savoir Kether et Malckout. Chacune des trois autres colonnes comporte en tête le nom d'un monde (d'une di-mansion), et donc dans l'ordre : Briah, Jetzirah, Asiah. (R.S.I.).

Mondes > > >	Briah, (Création) (Monde des Anges)	Jetzirah, (Forma- tion) (Degrés de l'âme)	Asiah (Production). (Parties du corps)
Kether	EHEIEH	YAHWEH	ADONAI
(couronne)	אהיה	יהוה	אדני
Malckout.	EL SHADDAI	EL YAHWEH	EL ADONAI
(royaume)	אל שדי	אל יהוה	אל אדני

L'attribution de ces trois mondes aux dimensions du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire nécessiterait un sérieux étayage, et je me limiterai ici à quelques indications. Ainsi, dans le monde Briah, dit fondamental, l'EHEIEH, énoncé au Sinaï, est un « je suis » qui conviendrait à ce qui n'est pas marqué, et donc à un Réel, hypothèse que **conforte** le nom EL SHADDAI. Ce nom angélique est évoqué à sept reprises par Jacques Lacan, dans la séance unique du séminaire qu'il a consacré aux « Noms du Père » le 20 novembre 1963.

L'EHEIEH, ce « je suis qui je suis » dans la bouche de Lacan, intervient à un moment où des turbulences secouent l'institution psychanalytique en France, et où il se trouve lui-même visé, puisque exclu de fait par ses pairs. Dénoncé comme porteur d'une hérésie (RSI) psychanalytique il se croit, un temps, autorisé à dire ce qu'il sait, sachant que ce n'est pas à dire. Il s'agit d'un acting out qui absorbe et oblitère celui d'Abraham, le Patriarche des Saintes Écritures. Ce que Lacan traduit ailleurs, en disant que l'acting out est le moment où le bouc bondit sur la scène. L'audit à quoi se trouve confronté Abram face à l'Ange, en réalité face à une voix qui retentit du buisson ardent, est destiné à marquer ce qui d'origine n'est pas marqué.

A titre anecdotique, il est arrivé à Lacan de reparler de cette affaire du buisson, en précisant qu'elle lui est sortie « d'entre les jambes ». Il importe de relever le caractère allusif de son propos et de situer sur le mont vénérien le buisson ardent en question.

Venue de l'inconscient, la voix qui s'y incarne, à l'instar de celle des « bijoux indiscrets » chers à Diderot, mérite d'être modulée en fonction du type de buisson

d'où elle se fait entendre. La forme de ce buisson, de ce « phanère unique », dit Lacan dans *l'Étourdit* (Sc.4, p.21), diffère en effet selon qu'il prend racine chez une femme ou chez un homme.

Côté femme c'est le type pin parasol qui prévaut : plat sur le dessus et pointe vers le bas. Côté homme c'est plutôt le genre cyprès, avec tendance de la touffe à s'allonger vers le nombril.

Cette topographie ordinaire de la toison phallique chez les deux sexes, tenue pour occulte jusqu'à une date récente, où elle s'est enfin dévoilée en Occident, cette disposition ordinaire de la pilosité étant précisée, il apparaît qu'elle serait tout à fait prête à porter la « marque ». Qu'il s'agisse de l'épilation, de la coupe, de l'incrustation (*persing*) ou du tatouage, on a là tout un champ prêt-à-porter la marque, la marque qui vient se substituer à la nomination. Dieu est dit innommable parce que dispensé de toute marque, de toute imperfection.

Ainsi, suite à sa rencontre avec l'Élohim EL SHADDAI, le nom d'Abram se trouve marqué par un *Ha*, qui vient faire intrusion dans son nom devenu *Abra-ha-m*.

Avec comme conséquence la circoncision laïque et obligatoire imposée à son peuple. C'est ainsi que la jouissance du Dieu d'Abraham devient apte au désir, modulo une série de substitutions propres à la structure du fantasme. Car il s'agit bien d'un fantasme abrahamique puisqu'on nous dit qu'à son époque le sacrifice des enfants premiers nés ne se pratiquaient plus depuis au moins trois siècles⁷.

Dans le texte de Lacan on passe de la victime expiatoire désignée, Jacob, à EL SHADDAI : l'Ange porteur de la voix, et de là à l'animal totémique supposé par Freud : le taureau, emblématisé par l'alef \aleph ; au terme de la série nous arrivons au bélier, auquel on arrache le *schofar*, qui n'est rien qu'une corne porte-voix. Bref, il plait à Élohim de se faire écorner d'un objet petit 'a', l'objet métonymique, témoin d'un réel irréductible. Ces considérations sont tout à fait désobligeantes, à l'égard de ceux pour qui l'Alef, avec une majuscule, c'est dieu lui-même. Étant impardonnable je ne puis faire mieux que de me couvrir des guenilles de la pythie. *I*-nié de la sorte je puis aborder l'unique schéma dont s'illustre cette séance censurée du *Séminaire*. Ainsi, dans un rond sont inscrites sur deux lignes deux formules. La première est la formule du fantasme : $\$ \diamond a$ (ici le poinçon $\diamond a$ a toutes les vertus du *Geviert heideggerien*); celle d'en dessous met côte à côte le désir de l'Autre : $d(A)$ et le désir du sujet : d .

Toutefois, la formule du fantasme a ici cette particularité d'indiquer que l'objet petit 'a' émerge, se substitue à la place de l'aleph et donc de la lettre emblématique du taureau ($a/\aleph \diamond \$$). Le renversement de la formule du fantasme indique également qu'Abraham reçoit ici son propre message sous une forme renversée. Chose à entendre au sens de la pulsion invoquante.

Dans le monde Jetzirah, YAHWEH a une fonction éminemment symbolique, classificatoire dirait Lévi-Strauss, où les quatre lettres sont autant de répertoires essentiels.

Dans le monde Asiah, enfin, le nom d'ADONAI fait office de substitut imaginaire de la déité, dès lors qu'elle se manifeste à tout bout de champ.

Retrouvons Francis Warrain (p.178), à présent, à propos de la valeur classificatoire des lettres du nom divin. A commencer par l'Alef \aleph . Warrain parle de « Groupe \aleph » de la Réalité primitive ».

Daleth \daleth est un facteur d'universalité et de savoir, et *Nun* \daleth un facteur d'individualité et d'être, alors que *Iod* \daleth serait le corrélat de la synthèse et donc de

l'Un-Tout. Ces lettres interviennent dans le nom ADONAI formé de quatre lettres, אדני, alors que leur phonétisation impose deux lettres invisibles : le second A et le I qui le suit.

'	τ	S ₁	S ₂
ן	κ	\$	a

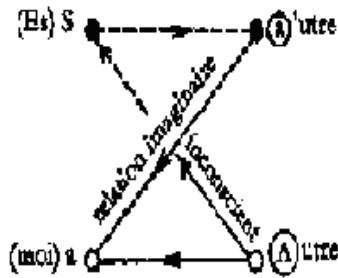
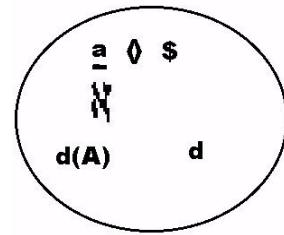
Fig.n°1

Fig. n°2

Il suffit de disposer les quatre lettres du nom Adonai selon les quatre *situs* possibles pris sur le schéma L de Lacan pour obtenir la Fig.n°1 ci-dessus, en regard de laquelle (et donc en Fig. n°2)

j'ai disposé le quaterne lacanien des discours, dans la disposition dite du « discours du maître ».

Dans ce discours j'ai saisi l'occasion de substituer l'objet petit 'a' à l'alef κ, selon les indications de Lacan, et de compléter le tableau avec ce que Warrain m'offrait comme solutions.

Schéma L : *Écrits*, p.53Noms du Père: L10,
20.11.1963

Cependant, le travail de Francis **Warrain** va bien au-delà de cette configuration, en proposant l'incidence d'autres groupes (ה, ו, ל etc.), relativement à d'autres noms divins, et à leurs permutations. Je note, par exemple, qu'à propos des deux Hé (ה) du nom YAHWEH (יהוה), et en bon logicien, il semble suivre Aristote lorsqu'il indique (p165) : « le premier ה /.../ représente la Spontanéité par laquelle la Puissance reçoit l'Idée et le deuxième ה la Virtualité ». Serait-ce que l'on passerait de la puissance à l'acte par l'effet d'un simple redoublement? Ou d'une équivoque? Ou s'agirait-il de deux faces d'une même médaille où le Vav ו aurait une fonction de coupure?

Ne quittons pas **Warrain** sans glaner quelques unes de ses notations à propos de *Le Nature Éternelle* de Jacob Böhme. Il s'agit d'une étude d'environ treize pages, parue initialement en 1930 dans *Le Voile d'Isis*. **Warrain** commence par opposer les démarches respectives de saint Thomas d'Aquin et de Jacob Böhme. Le premier pose la connaissance avant la volonté, et le second (p.201) :

« part d'un désir pour ainsi dire instinctif /.../. La connaissance, l'intelligibilité naît alors de la détermination que produit le désir en passant à l'action. Cette façon de voir, au premier abord, paraît défectueuse; elle semble faire surgir Dieu de ce qu'il y a de plus inférieur dans l'existence, et engendrer la pensée par la matière /.../ »

Puis, plus loin (p.205) :

« L'un et l'autre s'élèvent à la conception de Dieu en partant de l'homme, image de Dieu; mais Saint Thomas prend cette image dans l'état explicite où la pensée se développe dans l'opposition du sujet et de l'objet.

Boehme cherche cette image dans l'unité dynamique et profonde de l'âme. Il cherche /.../ à rendre concret le concept scolastique de Dieu cause de soi. »

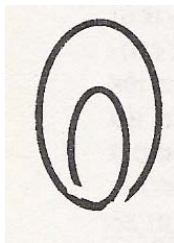
Cette démarche de Böhme, cette façon de partir de la cause, est ce que Lacan a nommé « la psychanalyse à l'envers », analyse anti-sin-thoma-tique, qui n'est venue au jour dans son *Séminaire* qu'après qu'il ait mis en place ses quatre discours.

L'axiome de Böhme fonde l'intervention de Dieu en tant qu'acte pur susceptible de sublimer le Mal, et transformer la pierre de rebut en pierre de voûte. Ce que Lacan traduit en disant que le sujet veut être reconnu par ce par quoi il a été méprisé, méconnu, à savoir l'objet petit 'a'. Cette transmutation est attribuée par Lacan dans la cure psychanalytique à « l'éclair théorique », éclair dont F. Warrain nous propose ceci (p.212) :

« ...la créature n'étant rien par elle-même ne peut, en se cherchant, que se trouver vide. De là une tendance qui la porte à sortir d'elle-même, une avidité inassouvie que Boehme symbolise par l'Amertume, source de mouvement. L'antagonisme entre l'astringence et l'amertume engendre l'Angoisse qui est comme une roue brisante, un tourment infernal. Pour en sortir il faut que la volonté se porte vers autre chose que soi, et qu'elle s'élève dans la Douceur. Cet acte libérateur est comme un **éclair** qui convertit le feu obscur en feu lumineux /.../. »

On trouve dans ce texte des propos du genre (p.213) :

« Il est toujours difficile de dégager une entité abstraite des conditions concrètes où elle se réalise et de fixer en un concept rigide les caractères du **réel**, et cela d'autant plus qu'on remonte plus près des principes. Là, comme l'ont fait observer avec insistance tous les Kabbalistes, chaque caractère [chaque lettre] contient la réalité tout entière. Böhme nous dit : 'chacune des formes engendre les autres'. Et il les voit comme les roues d'Ezéchiel tournant les unes dans les autres. »



J'insiste sur ces roues et leurs roueries anamorphiques. J'ai, en effet, repris dans un de mes textes ces roues d'Ezéchiel⁷ telles qu'elles figurent sur un pilier de cathédrale (celle d'Amiens. Cf. Christian Jacq, *Le message des constructeurs des cathédrales*, Éditions du Rocher), pour indiquer la sorte de connivence de leurs traits qui leur donne l'aspect d'un lacet en huit replié sur lui-même, ainsi que Lacan en a usé pour illustrer le transfert. Évidemment d'autres que Warrain se sont intéressés à Jacob Böhme.

C'est ainsi que Georges Gusdorf⁸ consacre tout un chapitre à Böhme, où la pièce maîtresse de sa biographie est sa rencontre avec le Verbe Divin, le « surétant non-être » (p.127), puisque Dieu s'est « révélé » à lui. Gusdorf parle de la « gnose » de Böhme, gnose destinée à expliquer l'obscur par plus obscur encore, et donc par le mystère. Or, ce voile posé sur la Chose, « ce mapping », de ce qui a été révélé, cet en-fou-issement par le « fleuve de boue de l'obscurantisme » et la glose herméneutique, n'a d'autre signification que celle d'un : « circulez, il n'y a Rien à voir! » « Rien d'éternel », « abîme sans fond », Dieu est « la volonté de ce qui n'a pas de motif », « cherchez toujours! »

Gusdorf établit un parallèle avec Swedenborg (1688-1772), « inspirateur direct de la gnose romantique » qui a bénéficié de l'appui de William Blake, auteur du *Mariage du Ciel et de l'enfer*, qui trouve chez Swedenborg « des concessions à l'intelligibilité rationnelle ». En effet, Gusdorf estime (p.137) que la pensée Swedenborg est « post-newtonienne », alors que celle de Böhme reste encore sous l'influence de la scolastique.

C'est une distinction fondamentale car nos critères psychopathologiques ne prennent leur validité qu'à partir du moment où se trouve admis en Europe le paradigme scientifique, et donc aux alentours de l'an 1700. Avant cette date on peut

bouffer du caca et boire de l'urine, ainsi que Lacan le mentionne chez certaines « mystiques », tout en restant dans le cercle des conduites légitimes, alors qu'après cette date: on entre dans le cadre épistémique de la psychopathologie, qui subsume ce genre de conduite sous le concept de symptôme.

Que signifie le terme « mystique » dans l'œuvre de Lacan

Ce qui précède risque de nous préparer à l'examen des feintes, des simulacres, des roueries, des mines et des blagues des mystiques, qui ne pouvaient qu'attirer l'attention d'un psychanalyste. Il est ainsi un personnage typique au Moyen Orient et en Égypte, que l'on nomme Karagöz, sorte de moine mystique, respecté par les adultes mais pourchassé par les enfants en raison de ses excentricités et son indécence. Ici le terme de « sans abri », venant après celui de « chemineau » dont usait au 19^{ème} siècle un Jean Richepin, conviendrait parfaitement, que ce soit au sens que lui donne un Badiou, celui du dénuement, ou celui d'*alethéia*, dont use Heidegger, sens que je rendrais volontiers par l'expression « sans fard ». De nos jours et sous nos climats ce paradigme se trouve abâtardi, infléchi, au point qu'on aurait quelque difficulté à déceler le mystique sous son déguisement dionysiaque d'S.D.F. alcoolique.

Lacan insiste sur l'art qu'ont les mystiques de découvrir la faille là où tout un chacun passe sans se poser de questions. Et notamment dans le champ de la théologie. C'est ce qu'il pointe, dans son commentaire du *Traité sur la communion* de Balthasar Gracián, en ces termes (L01, Leçon XIV du 5 mai 1954, p.192-193) :

« Du moment qu'on croit à la communion, il n'y a aucune raison de penser qu'on ne mange pas le Christ, et donc le délicat lobe de son oreille... Il n'y a pas de raison de ne pas développer la notion de communion comme une sorte de communion à la carte. C'est bien pour ceux qui croient à la transsubstantiation. »

Toute allusion faite au « miam miam » inhérent au sacrement de la communion apparaîtra au minimum comme une incongruité, voire comme une énigme, sinon comme un blasphème, alors que les mystiques sont coutumiers de ce genre de bévue. Ce qu'on aime on se le bouffe, on le bouffe y compris avec les crottes. C.Q.F.D. Curieusement, Lacan parvient à glisser l'expression « fraternité mystique » à propos d'un repas (L10, Leçon XI du 20 février 1963, AFI; ou du 27.02.63, p.175, Seuil) très satisfaisant, que prend telle psychanalyste (**Margaret Little**), au titre d'un acting out.

Elle se venge ainsi en posant un lapin à une de ses patientes, avec un résultat très positif sur l'évolution de la cure. Or, ce qui vaut dans l'affaire c'est l'imprévu, l'imprévu qui modifie le cours des choses, et qui est une pratique et un art parfaitement maîtrisés par les mystiques. L'art de n'être pas là où on les attend.

Du coup, Lacan situe les textes d'**Angelus Silesius** (L01, 09.06.54, p.257) :

« parmi les textes « **mystiques** », appelons ça comme ça, entre guillemets, à la vérité ce n'est peut-être pas le terme le plus exact, le plus saisissant. Ils se posent surtout dans la perspective pas très orthodoxe dans laquelle **Angelus Silesius** s'est toujours affirmé, qui pose les énigmes les plus impressionnantes à tous les historiens de la pensée religieuse. »

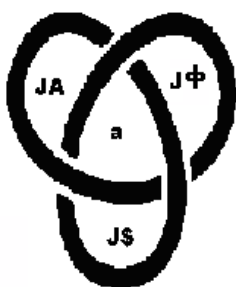
Ce n'est pas toujours dans la sérénité que se déroule l'expérience mystique, et voici le genre d'émoi qu'on est susceptible de noter, notamment dans le distique 30, du second livre du *Pèlerin chérubinique* d'Angelus Silesius, commenté par Lacan (L01, Leçon XIX du 9 juin 1954, p.257) :

« *Homme deviens essentiellement ce que tu es, car, quand le monde décline...*

c'est bien de cela qu'il s'agit, d'un crépuscule, d'un déclin imaginaire du monde, et même, jusqu'à un certain point, d'une certaine expérience à la limite de la dépersonnalisation, dans une

certain relation qui est celle du départ du névrosé ou du sujet qui s'analyse... *c'est alors que le contingent, l'accidentel, le traumatisme, les accrocs de l'histoire, tombe, et c'est l'être qui vient alors à se constituer.* »

Ce « crépuscule », ce signe de ce que l'Autre s'est absenté, et pour en avoir fait le tour avec *Les mémoires d'un névropathe* du Président Schreber, Lacan le retrouve chez saint Jean de la Croix en sa « Nuit obscure ». Notons que si la jouissance de la vérité pas-toute (et donc de l'Autre qui l'abrite) est un privilège des femmes, Lacan indique qu'une telle position ne serait pas pour autant inaccessible pour un homme. « Voyez, nous dit-il, saint Jean de la Croix » (L20, leçon du 20 février 1973, p.70-71). Notons l'insistance avec laquelle Heidegger évoque à son tour la possible absence : *Abwesenheit*, de l'être en son être, ce qui suppose déjà une topologie non triviale.



Nœud en trèfle

Il est vrai qu'à l'inverse des structures borderlines, où au moins un type de jouissance se révèle inaccessible, chez les mystiques, pour autant que le nœud en trèfle serait leur lot, un tel nœud simule à si méprendre quatre territorialités distinctes : l'une, centrale, mimant l'objet petit 'a' et trois autres, périphériques, relatives aux clones de la jouissance phallique $J\Phi$, de la jouissance du corps JA et de la jouissance sémiotique $J\$$, également accessibles.

A ceci près que l'on parcourt le nœud en trèfle pour se retrouver à terme gros jean comme devant. Ce nœud est constructible avec une série de boîtes d'allumettes (cf. L17, p.136) « emboîtées » pour constater que partout on ne verra qu'une des faces des boîtes. Ce qui signifie qu'il s'agit là d'une surface bilatère, propre à induire, à nourrir l'idée d'un manichéisme définitif. Soit vous êtes du bon côté et rien ne vous résiste, soit vous êtes du mauvais, et là c'est sans espoir. C'est ainsi que Lacan va jusqu'à évoquer le **suicide mystique** qu'accomplit Antigone dans un accès de *mania*.

Ici, commentant le rêve de l'injection faite à Irma, Lacan parle du **trio mystique** pour se référer aussitôt à Freud et son mythe des trois coffrets ou des trois vœux, dont le résultat est l'obtention du Rien (L02, leçon XIII du 9 mars 1955, p.189) :

« Freud évoque ce point des associations -où le rêve prend son insertion dans l'inconnu, ce qu'il appelle son ombilic. Nous arrivons à ce qu'il y a derrière le trio mystique. Je dis mystique parce que nous en connaissons maintenant le sens. Les trois femmes, les trois soeurs, les trois coffrets, Freud nous en a depuis démontré le sens. Le dernier terme est la mort, tout simplement. C'est bien de cela qu'il s'agit. »

Quittons la mystique rhénane pour examiner les incursions de Lacan dans deux domaines spécifiques; ceux de l'amour courtois et de la mystique cathare, l'un et l'autre pouvant être abordés par la voie de la **sublimation**. Après quoi nous pourrions conclure sur les rapports de la mystique avec la perversion et la psychose, cette dernière perspective étant illustrée par le cas de la mystique schrébérienne. Notons en passant que Lacan utilisera successivement deux expressions que je mentionne pour mémoire, à savoir : « mystique psychanalytique » (L13, Leçon du 27 avril 1966) et « mystique féminine ».

La première au titre d'une critique de la transformation d'expressions idiomatiques en succédanés théoriques, et l'autre (avancée par Betty Friedan), en raison de la perspective à la fois restrictive et psychologisante qu'elle promet.

La mystique cathare

Dans son séminaire sur « l'Éthique », et sur les traces de *l'Amour et l'Occident*, de **Denis de Rougemont**, Lacan interroge la crise profonde de l'idéologie que représente, dans l'évolution de la pensée de l'homme d'Occident, la **théologie cathare**, pour autant qu'elle interroge (L07, Leçon du IX 27.01.60, p.148-149) : « ce qui ne va pas dans la création comme telle », et notamment la création ex nihilo. Bien que ceci ne soit pas mentionné par Lacan, l'hérésie cathare, ce « mouvement religieux et **mystique** », s'inscrit dans la continuité de celle des bogomiles dans les Balkans au X^{ème} siècle, qui comportait un volet sociétal.

En effet, les bogomiles, « les Aimés de Dieu », s'opposaient à l'*establishement* de l'époque, un peu trop marqué à leur goût par l'idéologie aristocratique qui animait l'empire Byzantin. La mystique cathare suppose une chasteté que Lacan transpose à la Renaissance avec la divinisation du corps qui s'opère et « qui transparait dans la tapisserie de Pierre d'Aubusson ». Concurrément intervient (L12, Leçon XII du 17 mars 1965) :

« une divinisation des puissances nocturnes et de l'imaginaire par opposition précisément à cette pensée orthodoxe pour laquelle les métaphores de la lumière, si on les replace par rapport au regard, donc au corps comme nous l'avons fait, sont seulement celles de la lucidité diurne [thématique centrale des lucifériens]. C'est peut-être en effet autre chose qu'une double polarité entre l'ombre et la lumière. /.../. Cette pensée, la Renaissance, qui est en cela **hérétique**, la considère comme une sorte de mort; que l'on songe seulement à la manière dont **Michel-Ange**, dans le tombeau des Médicis à Florence, polit et sculpte le corps de la nuit dans une sorte de perfection et de plénitude où toutes les courbes semblent se refermer sur soi, tandis que la forme du jour paraît être seulement un effort pour sortir de la matière. »

Plus loin (L07, 27.01.60, p.148-149), Lacan amorce un portrait robot du mystique cathare. A croire qu'il en a connu personnellement. Chiche ! Ainsi, foncièrement chrétien dans sa manière de vivre, et de mœurs d'exception, le mystique veille à :

« se garder de quelque acte qui pût d'aucune façon favoriser la perpétuation de ce monde, exécrable et mauvais dans son essence. La pratique de la perfection consistait donc essentiellement à viser à atteindre la mort dans l'état de détachement le plus avancé, signal de réintégration dans un monde adamique caractérisé par la pureté et la lumière, le monde du vrai, du bon Créateur originel, dont la création avait été souillée par l'intervention du mauvais Créateur, du Démon, lequel y avait introduit cet élément épouvantable, la génération, et aussi bien la putréfaction, c'est-à-dire la transformation. »

Ce qui prévaut ici c'est la transmission au cours des siècles de la mystique bogomile qui intimait à chacun le soin de ne point pro-crée, à telle enseigne qu'ils ont été accusés de sodomie.

Dans ce contexte du politiquement incorrect voici une des façons (ou effaçons) qu'a Lacan de chiffrer ses messages. Ainsi, nous trouvons dans « Radiophonie » (in *Scilicet* 2/3 p.78-79 au 09.04.1970) le passage suivant, où il nous avertit en quelque sorte qu'il y a anguille sous roche en invoquant à deux reprises « le cristal de la langue », pour ajouter :

« Toute onto bue maintenant je répondrai, et pas par quatre chemins ni par forêt à cacher l'arbre. Mon épreuve ne touche à l'être qu'à le faire naître de la faille que produit l'étant de **se dire** [**Sédir**]. D'où l'auteur est à reléguer à se faire moyen pour un désir qui le dépasse. Mais il y a entremise autre qu'a dit Socrate en acte. Il savait comme nous qu'à l'étant, **faut le temps** de se faire à être ».

Il y a, en effet, quelque honte à produire le nom d'un occultiste comme Sédir (anagramme de désir), nom qui, tel l'arbre, cache la forêt de ceux (surréalistes) que Lacan a fréquenté, au temps du dadaïsme. Il se trouve que Sédir appartenait à une église gnostique et que de surcroît était il évêque cathare de Concorezzo, sous le nom de « Tau Paul ». Où se lit le lien (faille occulte et donc à déchiffrer) entre le catharisme et la tau-paul-ogie.

Bref, si le mal est dans la matière c'est parce que la création est l'œuvre non pas de Dieu tout seul mais aussi l'œuvre du Démon. La mystique cathare ne va pas jusque là et se tient à mi-parcours entre le manichéisme docétique bogomile et la sublimation qui prévaut dans l'amour courtois.

Mystique et amour courtois

L'amour courtois ce caractérise par une mise à distance de l'objet, et notamment de la Dame en tant que parée de toutes les perfections de l'objet féminin. On a parlé **d'amour platonique** pour situer ce lien très particulier à l'autre de par la promotion de **l'objet idéalisé**.

Notons, pour commencer, la question de la fidélité au sein de l'amour parfait, évoquée par Lacan via **Proudhon** (L02, 08.06.55, p.302). Fidélité à la parole donnée. Mais le pacte ainsi conclu pourrait être tacite, ce qui va se traduire par la production de situation assez cocasses.

J'ai connu ainsi un jeune professeur qui prétendait devoir épouser incessamment la préposée à la poste de son quartier, avec laquelle il n'avait échangé, en toute banalité, que quelques propos relatifs à son courrier; jusqu'au jour où, dépité, il m'a annoncé qu'elle en épousait un autre. Mais cette forme érotomaniaque de l'amour peut aussi bien s'exercer à l'encontre de quelqu'un qu'on a connu sur Internet sans qu'il y ait eu jamais la moindre réciprocité dans les sentiments, si tant est qu'ils aient été exprimés et échangés.

Se jurer à soi même, ou jurer devant un autre n'en conduit pas moins à une obligation impérieuse, à l'instar de tel chevalier (Lancelot du Lac) qui se voue à exterminer quiconque est contre le roi Arthur, et qui, au fil de ses rencontres, pose systématiquement la question. L'autre étant supposé savoir, notre preux chevalier le cuisine jusqu'à ce qu'il avoue. Chaque fois que quelqu'un répond 'oui', il est sûr de son compte, il est envoyé *ad patrem sine die*.

Il suffit de substituer le nom d'une Dame à celui du roi Arthur et le tour est joué. Son valet de cœur s'empressera de lui rapporter à la pelle les scalps (les bannières) de ses ennemis et profanateurs. Ah les oriflammes !

De manière fort elliptique, en parlant de Marguerite de Navarre et de ses historiens (L07, 03.02.60, p.156), Lacan évoque à nouveau la genèse du mal il profère : « Il s'agit en effet de la Chose en tant qu'elle est définie par ceci qu'elle définit l'humain - encore que justement, l'humain nous échappe ». Propos à rapprocher de ceci, à savoir que : « l'humain c'est ce qui pâtit du signifiant ». Il pâtit entre autres de la parole donnée. D'où l'exhortation lacanienne : « Ne jurez jamais! »

Bien plus tard (L12, Leçon XIII du 24 mars 1965, Séminaire fermé) il reviendra sur les rapports entre mystique cathare et amour courtois pour dire ceci :

« Nous posons la question de savoir si **l'amour courtois** est le symbole de la **mystique** cathare. Il semble qu'au contraire, le corps ne peut jouer le rôle de symbole, mais qu'il est la seule forme possible du penser. La coupure de la transcendance inhérente au religieux qui s'introduit ici, par le fait même de la réconciliation symbolique, n'est que le masque de l'orthodoxie.

Elle appelle fascination du **manichéisme** le jeu du désir et de la mort, elle fait de la mort unique un passage et par là même, comme nous l'avons dit, elle la subtilise. »

Cette question du corps dans la **mystique**, notamment le corps du Christ chez les Frères Moraves, a été explorée par Otto Pfister, dans son livre *Die Frömmigkeit des Grafen Ludwig von Zinzendorf*, (1925, Kraus Reprint/ Leipzig & Wien).

Mention spéciale est faite par Lacan (L05, Leçon 23 du 3 juin 1959) au **Comte de Cabanis** concernant les « épousailles **mystique** des hommes avec les sylphes et les ondines », mais il ne nous dit pas si les nécrophiles relèvent du même semblant. Il

est aisé d'équivoquer sur « les jaculations mystiques » qu'évoque Lacan (20 février 1973), notamment chez un certain nombre de religieuses, et ceci introduit à la question de la jouissance féminine qui est un chapitre qui mériterait d'être traité pour lui-même, ce que le travail de Jean-Louis **Rinaldini** résume avec pertinence.

Faute d'avoir pu examiner l'aspect structural des modalités transférentielles propres à chaque variété de mystique qui a retenu l'attention de Jacques Lacan, il me faut, pour terminer, évoquer brièvement les aspects mystiques de la phénoménologie perverse et de la psychose du Président Schreber.

1) Côté **perversion**, Lacan focalise son étude sur les rapports à la mystique de Kant et de Sade, réservant quelques lignes à Gide l'uraniste, dont ceci (*Écrits*, p.754) :

« Gide dira : "Personne ne peut soupçonner ce qu'est l'amour d'un uraniste..." /.../. Or, Jean Delay le souligne fort bien, il n'y a rien là qui ne se soutienne d'une tradition très antique, et qui ne rende légitime l'évocation des nœuds **mystiques de l'amour courtois**. Gide lui-même n'a pas craint de rapprocher son union [avec sa cousine Madeleine] toute scellée bourgeoisement qu'elle fût, de celle, **mystique**, de Dante à Béatrice ».

De sorte que, selon Lacan, dans la perversion, l'objet subirait une sorte de sur-sublimation. Avec cette précision : à savoir que dans la sublimation il y a non pas changement d'objet mais changement de but. Ceci veut dire que dans la sublimation la pulsion vise un objet (*aim*) mais le rate, pour atteindre une autre cible (*goal*). Or, il arrive qu'il y ait aussi *surbooking* du côté de l'objet, et qu'il n'y en ait pas pour tout le monde, selon l'expression de Jacques Lacan dans d'Un autre à l'autre.

2) Côté **psychose**, c'est le délire du Président Schreber, décrit par Freud, qui mériterait le qualificatif de **mystique** (*Écrits*, p.575) n'était-ce l'absence dans son discours de ce Tu, si caractéristique de l'adresse du mystique à Dieu.

Et puisque la relation de Schreber à Dieu se situe en deçà du tutoiement, Lacan est conduit à y voir « plutôt mélange qu'union de l'être à l'être ». Dira-t-on dans ce cas que l'objet a été supprimé ou bien qu'il n'a pas été tout fait constitué? En réalité c'est là que Lacan fait intervenir la dette symbolique : « **Sublimez** tout ce que vous voudrez, nous chante-il, il faut le payer avec quelque chose. Ce quelque chose s'appelle la **jouissance**. Cette opération **mystique**, je la paie avec une **livre de chair** », c'est-à-dire, « par une désexualisation maximum. »

Un cryptogramme de Lacan

La psychologie enseigne les modalités de production et d'interprétation des dessins d'enfants, par exemple. Ce qu'on ne parvient pas à dire on le dessine. La maison c'est la maman, les fenêtres sont ses yeux, la porte sa bouche. Les uns et les autres peuvent manquer ou se trouver marqués par divers signes, etc. Il arrive même que les dessins d'enfants soient parsemés de chiffres et de lettres⁹.

De son côté, Freud montre que les images du rêve sont une manière de bande dessinée censée illustrer un récit. Il y lit les effets d'une censure. Certains parmi les personnages mis en scène dans le rêve se décomposent ultérieurement en une myriade d'autres figures. A propos de ces personnages composés, *Mischungspersonen*, Freud parle de condensation et de déplacement. Pour Lacan, le personnage de Hitler est trahi par sa moustache, l'objet métonymique. Lorsque papa rouspète, s'énerve, tonne, le rêve fait usage de métaphores météorologiques.

Le rêveur éprouve des difficultés à exprimer certaines choses, notamment les relations logiques dans son rêve. Dans ce cas, et dans ce cas seulement, précise Lacan, on rencontre des effets de cryptographie¹⁰. Les termes ou les signifiants utilisés sont généralement ceux d'une langue morte.

Lacan a recours à ce genre de procédé dans son *Séminaire*. Parfois il s'arrange pour vendre la mèche. Il nous indique à plusieurs reprises que « vérité » en hébreux, et donc dans une langue morte, se dit EMETH. Par conséquent, lorsque la vérité, cette petite sœur de la jouissance, montre le bout de son nez, il notifiera que quelque chose s'émet. J'ai mentionné ainsi l' $\omega\sigma$ de l'inconscient, l'os de la structure, où l'accent est mis sur le « comme ($\omega\sigma$ en grec) », dans l'expression : « structuré 'comme' un langage », à savoir comme le *Begriffsschrijf* frégéen. D'autres termes mériteraient un traitement analogue. Ainsi, le « vers dans le fruit » devient le « Ver- » dont Freud use de différentes manières; quand Lacan dit « à l'aune » il faut traduire « own » dans l'usage qu'en fait John Locke, « plus malin, le plus loufoque ». Quand Lacan vient à poser « pantin » il faut entendre « tympan »; quand il écrit « évasif » il faut lire E.V.A.S.I.F.X; quand il date son texte sur « La lettre volée » de San Casciano il y a lieu de penser à la présence inaugurale d'Augustin à Cassiacum, etc.etc.

Les rêves personnels de Freud fourmillent de citations latines et l'on voit pourquoi. Pour ma part, et puisque Lacan avoue que son conscient et son inconscient se partagent *fifty fifty* ce qu'il baragouine, je m'autorise à lire son séminaire comme le récit d'un rêve. Un rêve à répétition. Qui est à déchiffrer comme un **Fort/Da**, autrement dit comme le jeu de l'enfant à la bobine chez Freud. La sorte d'hiérogamie qui lie le Fort au Da, dans la synchronie, m'autorise à opérer un pas de côté, un pas oblique, et à considérer le *Fort* comme : « le nom de l'initié au moment de sa naissance mystique » (cité par Marie Delcourt, in *Les grands sanctuaires de la Grèce antique*, 1947, Gérard Monfort édit., p.129). Ce qui confère au *Da* le statut de parèdre.

Sachant l'importance que Lacan accorde au **Fort/Da** en tant que paire ordonnée du type (présence, absence), ou + , - (plus, moins) ou encore (pair, impair), ou (pile, croix) selon Pascal, notamment en ce qui concerne le jeu de la répétition; étant averti de ce que chacun de ces couples de termes est susceptible de représenter la paire entière; soupçonnant que tout un chacun veille tout spécialement à tenir secret sa propre façon inconsciente de nommer cet quadrige signifiant primordial; ayant entendu Lacan proférer que l'inconscient sait, mais ne sait pas qu'il sait, et que la cure a justement pour finalité de le lui faire savoir; j'ai fait une hypothèse concernant les deux *ailes* de la mandorle lacanienne. Je l'ai mise à l'épreuve de l'ordinateur.

En effet, sur le corpus que j'ai déjà utilisé pour trouver les occurrences du mot « mystique » dans l'enseignement de Lacan, à savoir l'ensemble des ses séminaires plus les *Écrits*, j'ai recherché l'éventualité de la présence les signifiants URIM et TUMMIM. C'est une expérience scabreuse mais je ne suis pas mécontent du résultat.

Ce qui tendrait à confirmer l'adage que les expériences vont toujours dans le sens du désir des expérimentateurs. Bref, URIM apparaît quatorze fois, dont dix fois sous la forme de **urim**position (A#B) et quatre fois en **urim**pression (A/B).

Il y a lieu de répertorier et d'ajouter à cette liste les endroits où Lacan parle de palimpseste, puisqu'en l'occurrence il s'agit d'un cas de surimpression. Sans compter, évidemment, les endroits où il est question de « franchissement » au sens de l'épissure.

Les exemples que le corpus de Lacan fournit vont : de la jonction-occultation-éclipse d'une dimension RSI par une autre, notée surimpression (A/B), à l'épissure-fusion, notée surimposition (A#B), où l'une des dimensions est absorbée-substituée par l'autre. La recherche à partir de TUMMIM n'a pas été aussi fructueuse, à moins d'admettre le terme **antomime** comme relevant des possibles.

Demeure la question : pourquoi suis-je parti (pour ma recherche) des signifiants *urim* et *tummim*? La réponse est en partie dans le livre de H. RINGGREN, *La religion d'Israël* (1966, Payot, Paris). A la page 220 nous lisons ceci :

« *Urim et tummim* est un objet destiné au tirage au sort /.../. I Sam. 14, 41 s. (LXX) permet de voir qu'il s'agit de deux objets grâce auxquels on choisit l'un des membres d'une alternative : qui est coupable : Saül et son fils Jonathan, ou bien le peuple? Si *urim* sort, la première réponse est bonne, si c'est *tummim* c'est la seconde. On se les représente généralement comme de pierres conservées dans une poche, ou peut-être comme des bâtonnets /.../. On ne sait ce que signifient littéralement les mots '*ûrîm* et *tummîm* /.../; mais, peut-être ne figuraient à l'origine, sur les pierres, que la première et la dernière lettres de l'alphabet hébreu, le *aleph* et le *tâw*, et les a-t-on comprises plus tard comme les initiales de ces mots. »

Ceci nous renvoie à l'usage que fait Lacan de l'alpha et oméga des Écritures. Mais aussi aux bâtonnets du Yi King et à tous les instruments de tirage au sort, et donc d'invocation, de jeu de mourre, d'art divinatoire, de décision et d'ordalie. Le couple de signifiants *urim* et *tummim* convient tout à fait pour désigner ce « lot de signes où se joue le fatum humain » que Lacan évoque dans son texte « Ou pire ... » (*Scilicet*, n°5, p.9).

Il reste à considérer ce que donne le **retournement**, le virage du sort, offrant sa revanche au perdant, selon l'expression : « les derniers seront les premiers ». Doit-on le concevoir comme une inversion du chiffre sur le plan de la répétition, comme une série en miroir d'une série donnée ($\alpha\gamma \alpha\gamma \beta\delta \text{ "" } \delta\beta \gamma\alpha \gamma\alpha$)? La survenue d'une anagramme du type NOEL-LEON dans le discours du sujet serait-elle un bon indice pour un tel chiffrement?

Lacan parle volontiers de « renversement » dans la phrase, le sujet et l'objet échangeant leurs places comme dans les formules que Freud nous a léguées à propos de la psychose; Voici un échantillon de ce que Lacan articule à propos de ce renversement (L03, Leçon du 18 janvier 1956, p.104) :

En somme le schéma que Freud nous donne pourrait se résumer d'une façon conforme aux formules qui nous ont été données dans ce texte même: /.../ je ne l'aime pas, je le hais, avec par **renversement**, il me hait, est quelque chose qui donne une clé, une sorte de **cryptogramme** qui nous permet de concevoir quelque chose dans le mécanisme de la persécution : il est bien clair que c'est devenu entre temps ce « il » qui maintenant me hait. C'est là qu'est tout le problème, car le caractère démultiplié, neutralisé, vidé, semble-t-il, de je ne sais quoi que nous allons essayer de dire, et qui n'est autre que sa subjectivité, le caractère de signes indéfiniment répétés que prend le phénomène persécutif, /.../, est quelque chose qui en désigne l'énigme, à savoir ce qu'est devenu l'autre, le partenaire au cours de la transformation.

On est à même aujourd'hui de s'interroger sur le fait de savoir si le terme de *Kehre*, dont use Heidegger, en tant que retour, non pas au sens d'un révisionnisme ni celui d'un fondamentalisme, mais au sens d'un retour de ce qui a été forclos, omis, oublié, et dont la fonction a été accentuée par Lacan lorsqu'il énonce « qu'on dise reste oublié », oublié « derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend (« L'Étourdit », 1972, *Scilicet* 4, p.5)». Ce qui aujourd'hui se trouve omis c'est la dignité de l'acte, de l'acte de dire. Dire comporte des périls, alors même que l'on sait, de Wittgenstein à Lacan, en passant par les mystiques, que l'essentiel ne saurait être dit, sinon entre les

lignes. Notamment ce que l'on pense vraiment, surtout chez ceux auprès de qui la pensée est en son aître. Mais la question rebondit avec Lacan lorsqu'il interroge de savoir : « où situer ce qui est su avant que ça ne se sache? » Une réponse surgit de l'intérieur de la Cabbale : Avant que la Lumière ne se manifestée elle était là, concentrée. Où ça? Nous tenons aujourd'hui la réponse : au niveau d'un corps noir. Il suffit de le chauffer pour qu'il daigne libérer ses quanta d'énergie lumineuse.

Transmission et porrection

La psychanalyse n'est pas une religion parce qu'on n'y administre pas de sacrements. Telle est l'opinion émise par Lacan à tel tournant de son enseignement. Est-ce si sûr ? En effet, la procédure de « la passe », en tant que relative à la fin de la cure, au sens à la fois de « terme » et « finalité » de la cure, impliquait une décision, une « sanction », sous la forme d'une nomination. « Nomination » est susceptible d'être entendu au sens de promotion dans l'être : être psychanalyste didacticien, par exemple. De fait, parmi les associations qui ont mis en place cette procédure il en est qui ont fini par renoncer à ladite nomination, ça a été le cas des Cartels Constituants pour la psychanalyse freudienne (CCAF).

Il reste que la transmission d'un quelque chose par le biais de la cure, de l'objet 'a' par exemple, est indissociable de celle d'un enseignement ou d'un savoir-faire de type charismatique, voire occulte. Les modalités d'une telle transmission existent évidemment hors de la psychanalyse et Lacan, à plusieurs reprises, s'est référé aux **Mystères** tels que mis en pratique dans l'Antiquité, hellénique en particulier. Il circule aujourd'hui l'idée que l'art participe d'une telle transmission dès lors qu'on a des témoignages de ce que la rencontre avec telle œuvre d'art, apparemment hors paroles, voire hors signifiants, produit des effets sur celui qui en est la cible. A ce propos Freud aurait évoqué le phénomène du déjà vu qui a, en effet, quelque accointance avec le refoulement dit primordial. Est-ce de ce genre de parousie qu'il s'agit de témoigner dans la passe ? En tout cas, c'est le caractère secret de ce qui est ainsi transmis, y compris par le sacrement de l'Eucharistie, qui a retenu l'attention de tout temps, et tout spécialement au XVIIIème siècle européen où l'on s'inquiète de ce que la religion catholique comporte des pratiques quasi magiques, s'agissant notamment de l'appel fait à la « présence réelle » du Christ sous les espèces du pain et du vin. Il y a de ça dans le « *Que vuoi ?* » que Lacan emprunte à Caxotte (*Le diable amoureux*), en ajoutant qu'il s'agit-là du *schibboleth* du psychanalyste.

Point de doute qu'il y ait là un enjeu, à savoir l'accession à quelque chose de transcendant, tel que l'objet de la jouissance, avec pour effet, quand il s'annonce, à la fois une surprise du type inquiétante familiarité (*Unheimlich*), mais aussi un avènement de l'ordre de l'Illumination ou de la parousie. Choses susceptibles de se produire à l'occasion d'un rêve, et il convient ici d'évoquer le procédé de l'**incubation**. Dans certains grands sanctuaires de la Grèce antique il y avait des locaux où l'on venait pour y passer la nuit, dans l'espoir que les dieux vous envoient un rêve.

Et puisque incubé c'est d'abord être couché, il est clair que la cure psychanalytique sur divan relève de l'incubation. Lacan pratiquait un dispositif d'incubation sous la forme de deux séquences séparés par un intervalle de temps, ce qu'on a désigné par le terme de la double séance. Il use de ce terme « d'incubation » à propos du Président Scheber (Les Psychoses, leçon du 2 mai 1956) au sens médical du terme mais le cadre phénoménologique de son délire naissant nous laisse penser qu'il pourrait être vu comme « un initié au moment de sa naissance mystique ».

Comme à Dodone ou à Epidaure, que nous fait visiter Marie Delcourt, lors de la première séance, et donc celle du « verset ouvrant », l'analysant fournissait l'énoncé de la

demande dont il était habité, alors qu'à la seconde il prenait le rôle de la pythie et de ses traducteurs en énonçant, en un « verset convoqué », l'interprétation de son vœu. L'on voit, par conséquent, le scientisme ambiant aidant, pourquoi la gente analytique a pu se rebeller, au point de vouer Lacan aux gémonies. Ratant, du coup, le fameux passage freudien du statut de désiré à celui de désirant.

Revenons à la parousie qui, pour Heidegger, indique que « c'est signé » mais que l'accès à l'Ouvert de l'Être, ce que Lacan nomme « faille », ne va « pas sans » l'objet (Z&S, *Questions IV*, 1976, Gallimard, p.36). Faut-il rappeler que Freud a connu une telle défaillance (prosternation ?) au moins à deux reprises en présence de Carl Jung. Notons que de mémoire de mystique l'Un divin forclôt l'Être et que l'hénologie vire à la théologie négative. En fait d'objets, et donc d'étants, il s'agit des instruments de la sacralité, tels que transmis au cours de rituels, qui, pour être pratiqués dans des cadres assez différents, n'en comportent pas moins un point commun : la porrection. Ça concerne la transmission d'un instrument rituel traditionnel correspondant au grade auquel le récipiendaire aura accès. Il s'agit d'un système promotionnel que, dans son séminaire sur les « Problèmes cruciaux ... » (L12), Lacan qualifie d'« ordre des positions subjectives de l'être ». Dans *Transmission de la Psychanalyse* (T&P), j'avais ainsi évoqué ces objets de reconnaissance qui font symbole entre parties prenantes, ainsi la fibule qu'Ulysse est censé restituer à Pénélope pour qu'elle le reconnaisse sous son déguisement, (T&P p.82). Mais il est des objets qui valent « patente », de nature immatérielle et vocale tel le « schibboleth » susnommé, ou substantiels telle la lettre, dont la transmission s'effectue hors sens (T&P p.109), ou doit être déchiffrée comme l'épinglette du « *two ball's cane* » (T&P p.116). Parmi les objets transmis nous découvrons, côté indien, les défenses de Bouddha (T&P p.8) mais aussi bien sa lampe ou son manteau (T&P p.134). Côté chrétien ou musulman, le fait d'accomplir tel ou tel pèlerinage confère des titres, fort prisés (du style du *Tau Paul* ci-dessus), de même que l'accès à certaines reliques ; mais ce qui me retiendra ce sont les modalités rituelles de l'acquisition du gradus dans la hiérarchie catholique. Il s'agit des sacrements nécessaires pour accomplir les fonctions ecclésiastiques tels que préconisées par la Constitution Apostolique de l'Ordre.

Dans sa bulle *Presbyteri graeci*, du 31 août 1595, Clément VIII « exige qu'un évêque de rite grec soit présent à Rome pour conférer aux étudiants de sa nation l'ordination selon le rite grec. » Même chose avec le décret *Pro Arménis*, promulgué au concile de Florence. Ces rites dits orientaux ignoraient la porrection des instruments et procédaient à l'ordination par la seule porrection des mains. Le sixième sacrement de l'Ordre (qu'on a essayé de leur imposer) énonce : « ce qui est nécessaire à la confection du sacrement » et prescrit que le diaconat sera « conféré par la tradition (et donc la remise) du livre des Evangiles ; le sous-diaconat par celle du calice et de la patène ». Les pouvoirs, ainsi conférés par trois évêques à la fois, portent sur le corps réel du Christ ainsi que sur son corps mystique.

La porrection des instruments, (présentation d'un objet liturgique à l'ordinand, par l'évêque), dont l'origine remonterait à Duns Scot, s'accompagne de l'énonciation d'une formule (qui dans le cas du diacre sera :

Emitte in eum, quaesumus, Domine, Spiritus Sanctum, quo in opus ministerii tui fideliter exsequendi septiformi gratiae tuae roboretur) suivie de la porrection des mains, mains qui doivent toucher la tête du récipiendaire.

De même il y a porrection en ce qui concerne les ordres mineurs, où l'acolyte recevra : la burette qui sert à y mettre le vin; le porteur de la croix : la croix elle-même et le portier : sa canne. Sans oublier la cassolette d'encens dévolue à qui de

droit. Interviennent ainsi à la fois les objets de l'Autre, ses paroles ainsi que sa main touchante. A ceux qui pensent que « ça ne vaut pas un pet » sont dans le vrai. Un jeune enfant autiste à bruyamment salué mon éternuement. Il l'a reçu comme une porrection. Freud, quant à lui, pratiquait l'imposition des mains.

Périodiquement se pose la question du rapport de l'analyste au corps de l'analysant, ce qui est inévitable dans des dispositifs mixtes à la fois médicaux et psychanalytiques. Quelle valeur (magique, apotropaïque?) pourrait prendre la remise des certificats, de feuilles de soins et autres compte-rendus susceptibles d'émaner du psychanalyste ? Que penser des fameuses cartes postales envoyées par Lacan du Japon à certains de ses analysants, notamment lorsqu'elles viennent du monastère aux mille Bouddhas ? Etait-ce une allusion au côté transfini du transfert ? Surtout lorsque, après coup, au moment de la dissolution, il en appelle aux « Mille ». Il est vrai qu'il s'agit là d'une formule consacrée dans les conciles bouddhiques pour désigner la foule des fidèles.

Donc pas de sacrements en psychanalyse. Seulement un mode poétique et politique de faire corps. Dans le procès en reconnaissance qu'est la cure il appartient à l'analyste de dire « oui ». Il n'y a pas d'autre *Bejahung* que celle de l'analyste. Il s'est trouvé au moins un qui refusait ce pensum de l'analyste et qui avait décidé de dire toujours « non ». Non à l'ivresse du Logos. En plus de cette fonction d'exorciste (il faut à tout prix éloigner le mauvais œil du divan !) il incombe à l'analyste l'exercice de quelques dons prophétiques. Nous y voilà. Il s'agit du maniement des instruments de la divination. Bâtonnets en Chine, osselets en Grèce antique. Les hébreux mentionnent encore les *Urim* et les *Tummin*, mais ne sont plus tellement sûrs de la sorte de réalité qui se cache derrière ces termes. Lacan a adopté les coups de dés. Ceci nous conduit tout droit au jeu de l'oie lacanien.

Conclusion

Au moment de boucler le cycle des citations de Lacan concernant les occurrences du terme de « mystique » dans son œuvre, je m'aperçois que l'essentiel est passé entre les mailles de mon filet, alors que la question de l'existence de **l'acte sexuel** est éminemment présente dans les entours élargis de ces citations. Ainsi (L14, 10.05.67):

« ce que Freud appelle "le fleuve de boue", concernant le plus vaste champ de la connaissance ; toute cette part de la connaissance absolument inondante dont nous émergeons à peine, pour l'épingler du terme de *connaissance mystique* : à la base de tout ce qui s'est manifesté au monde, de cet ordre, il, n'y a QUE *l'acte sexuel*. Envers de ma formule : *il n'y a pas d'acte sexuel*. /.../ Je dis : *la connaissance*, je l'ai épinglée *mystique* pour la distinguer de ce qui est né de nos jours sous la forme de *la science*. De tout ce qui est de la connaissance, il n'y a, à son principe, *que l'acte sexuel*. »

C'est sans ambiguïté. Pour le mystique : connaissance rime avec **rapport sexuel**, au sens où dans la Bible « connaître » est une métaphore pour « coïter ». Une once de platonisme suffit à instituer le produit de cette connaissance comme une union des subjectivités, ce que Freud accueille sous le mythe païen d'Éros.

A condition d'admettre que la Bible et l'inconscient parlent « Je », EHEIEH, il y a lieu de leur appliquer ce que Lacan dit de son propre dire :

« la seule sanction de ce que **je sais ce que je dis**, c'est ce que je ne dis pas ! Ce n'est pas mon sort propre; c'est le sort de tous ceux qui savent ce qu'ils disent. C'est ça qui rend la communication très difficile. Ou bien on sait ce qu'on dit et on le dit. Mais, dans bien des cas, il faut considérer que c'est inutile, parce que personne ne remarque que le nerf de ce que vous avez à faire entendre, c'est justement ce que vous ne dites jamais. »

Et pourtant, un doute étrange nous saisit en recevant en pleine figure ce « **je sais ce que je dis** » : Lacan serait-il psychotique? N'est-ce pas là une des phrases clés qu'on s'attend à recueillir de la bouche d'un paranoïaque? Ce n'est pas son sort

propre, nous dit-il. Mais alors quelle est ce collectif logé à cette enseigne du savoir? S'agirait-il du savoir supposé sujet (nommé égrégore dans certaines communautés)?

Faut-il recadrer ce « **je sais ce que je dis** » dans le champ de l'expérience que Lacan pouvait avoir de la mystique en tant que présente sur son divan? Jacques-Alain Miller, dans un numéro récent de la revue *Quarto* (n° 90 de juin 2007, pp.53-56), sous la titre « Marie de la Trinité », lève un coin du voile qui recouvre la cure d'une religieuse (qui n'était que deux ans plus jeune que lui et serait décédée le 24 novembre 1980), cure que Lacan aurait mené quatre ans durant. Sa vocation de carmélite lui est révélée lors d'un « ravissement » intervenu à l'âge de vingt six ans. [Ce « sa » que je viens d'inscrire se rapporte à qui : à lui, à elle?] D'où il est légitime d'en inférer, qu'en tant que porte parole du sujet de la science, Lacan a tenu à se démarquer des mystiques. S'il est vrai qu'en chacun d'entre nous gît un mystique virtuel, il est clair que le nœud en trèfle serait à l'horizon de cette possibilité. Mais il faut admettre alors que le sujet psychotique, le vrai, l'enragé, se soutient d'un nœud borroméen à trois (ou quatre) nœuds en trèfle. Quid, dans ce cas, de la topologie de la psychose propre au sujet de la science? En attendant, nous sommes voués à naviguer de l'Autre (A) à l'autre (A̅) ; de l'Autre non barré (A), et donc parfait, de la mystique, à l'autre barré (A̅) inconsistant, de la science.

NOTES

¹ STOÏANOFF-NÉNOFF S., 1992, *Transmission de la psychanalyse*, Forum de IFRAS/PUN.

² Chose à vérifier sur le schéma R des *Écrits* (p.553) où le **plus de jouir** (noté à l'aide d'un petit 'a' par Lacan, et occupant l'espace ϕ m) s'accroît à mesure où l'espace i M se rétrécit.

³ Lacan évoque quelque part ses « deux ailes » : Serge Leclair et Jean Laplanche, à propos de leur conférence commune sur l'Inconscient.

⁴ Alain de LIBERA, 2005, *Métaphysique et noétique*, Albert le Grand, Vrin édit.

Pour notre part nous avons eu à connaître le miracle permanent vécu par une mystique anorexique : S.STOÏANOFF, 1993, Marthe Robin (en collaboration avec Daniel DRUESNE, Gérard ROTH, Michel TIRAVY †), *Psychoscopie* (Regards de psychiatres sur des personnages hors du commun), Édit. Josette Lyon, Paris, p. 269-272.

⁵ Je détiens la preuve que Lacan a lu cette Théodicée. En effet, dans *Scilicet 5*, p.9 (dans son texte « Ou pire »), je lis ceci : « Il s'agit dans la psychanalyse d'élever l'impuissance (celle qui rend raison du fantasme) à l'impossibilité logique (celle qui incarne le réel). C'est-à-dire de compléter le lot de signes où se joue le fatum humain. Il y suffit de savoir compter jusqu'à 4, le 4 où convergent les trois grandes opérations numériques, 2 et 2, 2 fois 2, 2 puissance 2. » Or, c'est exactement ce que Warrain dit à la page 96 de sa *Théodicée* : « Néanmoins, 4 évoque en même temps une totalité complète à raison de sa prérogative unique de satisfaire à la fois aux équations $x+y = xy = x^y$ quand x et $y = 2$, c'est-à-dire de s'obtenir par les trois algorithmes fondamentaux de développement, par adjonction, par composition, par germination. »

⁶ VIATTE A., 1969, *Les sources occultes du romantisme*, Tome I : Le préromantisme, tome II : La génération de l'Empire, Librairie Honoré Champion, p.29.

⁷ Le renouveau monothéiste qu'il introduit est susceptible d'être motivé par un dissentiment d'avec son propre père qui avait fait déménager toute la tribu un millier de km. plus au nord, dans le seul but de se rapprocher d'un sanctuaire dédié au dieu Lune, dieu qu'il vénérât tout spécialement.

Il paraît qu'Abraham a brisé les idoles de son père (destinées à la vente). Est-ce parce qu'elles n'étaient pas encore en métal? Était-il porteur d'un savoir métallurgique nouveau, acquis à Harran, précisément, la ville de tous les savoirs?

⁸ Georges GUSDORF, 1983, *Du néant à Dieu dans le savoir romantique*, Payot.

⁹ *Les dessins de lettres*, Mémoire du C.E.S. de psychiatrie, à Nancy, 1988, par Laurence Stoïanoff-Nénoff

¹⁰ *Écrits*, p.511, « L'instance de la lettre dans l'inconscient » : « Disons que le rêve est semblable à ce jeu de salon où l'on doit, sur la sellette, donner à deviner aux spectateurs un énoncé connu ou sa variante par le seul moyen d'une mise en scène muette. Que le rêve dispose de la parole n'y change rien, vu que pour l'inconscient elle n'est qu'un élément de mise en scène comme les autres. C'est justement quand le jeu et aussi bien le rêve se heurteront au manque de matériel taxiématique pour représenter les articulations logiques de la causalité, de la contradiction, de l'hypothèse, etc., qu'ils feront la preuve que l'un et l'autre ils sont affaire d'écri-

ture et non de **pantomime**. » Et Lacan d'ajouter : « un **crypto**gramme n'a toutes ses dimensions que lorsque c'est celui d'une langue perdue ». Le terme de « cryptogramme » intervient une quinzaine de fois dans notre corpus.